Document généré le 16 avr. 2024 09:48

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Work in Regress
Quelques pages inédites de « Voyage en Irlande avec un parapluie »

Louis Gauthier

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31305ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gauthier, L. (1985). *Work in Regress* : quelques pages inédites de « Voyage en Irlande avec un parapluie ». *Liberté*, *27*(6), 17–21.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LOUIS GAUTHIER

Work in Regress

Quelques pages inédites de «Voyage en Irlande avec un parapluie»

Londres. Un de ces trains de banlieue si pratiques m'amène à une petite gare choisie au hasard, sans autre but que de sortir de cette ville immense, d'échapper à son attraction, et là, sac sur l'épaule, posté au coin d'une rue, je tends le pouce et j'attends, j'attends parce que je ne peux rien faire d'autre, à partir de maintenant ma vie n'est plus entre mes mains, me voilà tout entier soumis à la chance, au destin, à la fatalité, à ma bonne étoile, au Divin Jeu, et les minutes du Divin Jeu s'écoulent lentement et j'attends, je marche un peu et j'attends dans le soir qui tombe déjà en ces courtes journées de fin novembre, j'attends avec confiance parce que de toute façon il devra bien se passer quelque chose. Et finalement le Dieu de la Fatalité désigne une voiture parmi toutes les autres, une voiture banale conduite par un Anglais d'âge moyen, une voiture dans laquelle je monte et qui m'emmène maintenant vers la suite de ma destinée.

Cet homme bien élevé se nomme Andrew Drake, il est directeur d'école et nous parlons poliment de choses et d'autres, qui je suis, d'où je viens, ce que je fais là, et il ne se doute pas une seconde que je suis fou, car je connais aussi bien que n'importe qui les réponses appropriées à ce genre de questions et je me garde bien d'essayer de le convaincre que la seule chose intéressante est de lancer sa vie en l'air comme

une pièce de monnaie et de la regarder tomber sur pile ou face. Et même si je lui dis que je suis en route vers l'Inde, alors que nous nous dirigeons notoirement vers l'Ouest, il peut comprendre, la surprise passée, ce détour par l'Irlande; et petit à petit, avec hésitation, parce que la nuit est tombée et qu'il faut bien répondre à la question *où vais-je dormir?*, il me propose, pour une somme raisonnable, modique, de m'héberger, cette nuit, parce que n'est-ce pas les temps sont durs en Angleterre, même pour un directeur d'école, et lui et Helen, son épouse, se livrent à ce petit commerce illicite mais bien anodin d'offrir ainsi le gîte et le couvert à des visiteurs et tiennent une chambre préparée à cet effet, il dira aux enfants que je suis un ami, un genre de *bed and breakfast* illégal si l'on veut, mais je l'ai dit les temps sont durs et même les directeurs d'école se laissent aller à frôler ainsi l'illégalité, et comme je suis du genre à qui on peut faire confiance il me fait confiance, et il peut lire dans mes yeux que je n'irai pas le trahir et le dénoncer à la Reine d'Angleterre.

Je m'imagine arrivant à Buckingham Palace et repoussant les gardes je me présente devant elle: Majesté, ce que j'ai à vous dire est important, écoutez-moi! Cet homme, habitant de votre royaume, cet honnête et paisible citoyen est un traître qui loue des chambres à de jeunes étrangers sans posséder de permis à cet effet. Merci jeune étranger et voici pour vous la Victoria Cross, continuez à être un de nos loyaux sujets, bientôt vous serez Ministre de la Police d'Angleterre.

Me voilà donc dans une famille anglaise des environs de Londres, le petit garçon a les oreillons, la petite fille regarde la télévision et je soupe avec papa et maman tout en faisant la conversation car la conversation ne se fait vraiment pas toute seule. Nous sommes polis et bien élevés et nous parlons de nos pays respectifs, car quelle autre raison aurions-nous de nous rencontrer mis à part le fait que je suis venu de loin voir comment c'est chez eux, voir si c'est aussi platte dans la banlieue bourgeoise de Londres que

dans la banlieue bourgeoise de Montréal, et c'est effectivement aussi platte, et je mange et je bois le plus possible en essayant de ne pas trop réfléchir à la question: «Mais mon Dieu qu'est-ce que je fais ici, de quoi suis-je coupable et pourquoi n'avez-vous pas plutôt mis sur ma route la Rolls-Royce de George Harrison ou une jolie rousse au visage couvert de taches de rousseur dont je serais tombé éperdument amoureux?»

A l'heure du dessert arrive Paddy, l'ami de la famille. Il est plus jeune qu'Andrew, plus mince, plus élégant et c'est, j'en suis sûr, l'amant de la romantique Helen, cela paraît dans leurs yeux mais cela non plus il ne faut pas le dire parce que cela aussi je pourrais aller le répéter à la Reine d'Angleterre. Ce soir Paddy emmène Helen à un vernissage, un vernissage dans un décor enchanteur, une galerie logée dans une vieille maison sous les saules près d'une rivière. Andrew reste à la maison pour garder les enfants et comme on ne m'invite pas j'en conclus que Paddy et Helen veulent être seuls pour se livrer à leurs penchants abominables, s'embrasser sous les arbres en pleurs dans la bruine et les prés mouillés, et ce brave Andrew qui s'alcoolise lentement me regarde avec ses bons yeux battus.

Je décide quant à moi d'aller faire un tour au pub, lier connaissance avec les «locaux», et après une couple de *pint of bitter* je tombe sur une assez jolie fille qui s'occupe d'accouplement de chevaux et mon imagination galope car j'aimerais moi aussi m'accoupler et je lui trouve quelque chose de chevalin. Mais je ne comprends pas grand chose à ce qu'elle dit, le bruit et son accent étrange et l'arrivée de son ami cheval me renvoient bientôt à moi-même et je me contente d'observer le jeu des joueurs de fléchettes, en route vers l'Inde, en route vers l'Eternité, je m'aperçois qu'à ce moment précis l'Eternité est un pub perdu des environs de Londres où les gens s'ennuient à mourir, et c'est pour ça que j'ai laissé les bras si doux de mes amies québécoises et nos conversations sans suite pour cette conversation sans suite...

Je rentre me coucher, Andrew a mis dans mon lit une bouillotte d'eau chaude, *mind you*, et bien saoûl je m'endors en m'écoutant ronfler.

Le lendemain je repars sur le pouce d'abord avec un jeune Irakien qui n'aime pas les Anglais parce qu'ils ne pensent qu'à l'argent et qui poursuit ici des études en génie pour devenir riche un jour. Comme la crise vient d'éclater en Iran j'en profite pour le tâter sur le sujet, il rit de plaisir à la déconfiture des Occidentaux et s'épanche dans un anglais approximatif et déroutant sur l'isolement dont lui et ses camarades arabes sont victimes ici, oh et puis tant pis, il n'aime pas les Anglais, il n'aime que les Anglaises, il n'aime que les femmes, toutes les femmes. Les femmes. Ses yeux brillent, ses narines palpitent, son pied joue sur l'accélérateur et il me consulte du regard. Je n'ai pas envie de parler de femmes et un lourd silence s'établit entre nous. Nous roulons rapidement à travers la campagne anglaise, chacun absorbé dans son propre univers, et finalement nous arrivons à Oxford où il me dépose tout près d'une espèce de mail piétonnier propret et tranquille.

Oxford, normalement je devrais visiter Oxford, je voudrais tellement être un de ces érudits qui se précipitent à l'Ashmolean Museum voir la collection d'art minoen ou passent des heures enivrantes avec les incunables de la bibliothèque Bodléienne, mais j'ai trop envie de bouger, je ne suis pas assez loin encore, et d'Oxford je n'aurai vu que ce samedi matin paisible dans de vieilles pierres anonymes. J'achète quelque chose à manger et je saute dans un autobus qui m'amène à la sortie de la ville et peu de temps après un jeune historien me fait monter dans sa petite Morris verdâtre bourrée de bagages hétéroclites parmi lesquels je réussis à peine à caser mon sac.

Il a 35 ans, il ressemble au prince Charles avec un long visage de cheval racé, il enseigne à l'Université populaire de Swansea et revient de Londres où il a interviewé un célèbre syndicaliste anglais pour sa thèse sur les syndicats miniers du pays de Galles. Sa femme l'a quitté il y a deux ans, elle fait maintenant de la

céramique dans la région d'Amsterdam. Lui s'est acheté une vieille maison qu'il rénove peu à peu et me parle de la difficulté qu'il éprouve à avoir 35 ans et à ne pas trahir les idéaux de sa jeunesse. Vieillir avec sa génération, se ranger comme les autres ou bien...

Le paysage est large et magnifique, des montagnes vertes avec des nappes de brouillard blanc, des nuages noirs roulant dans le ciel, et quand nous ne parlons pas je regarde tout cela en me demandant où ça me mène et pourquoi je ne m'arrête pas quelque part. Quelques heures et le voilà chez lui, il s'enfonce à droite dans l'arrière-pays et je me retrouve au bord de la route rêvant d'une place à moi dans un rang pas trop loin du village. *Home sweet home*. Maintenant je regarde les averses venir du fond de la vallée et je n'avance plus que par petits sauts avec des gens qui ne vont que de village en village, jusqu'à ce que finalement une sorte de représentant en alimentation s'empare de moi comme d'un ballon et m'entraîne à toute vitesse dans des petites routes extraordinaires, encaissées par des remblais de terre et des haies de dix pieds de haut, avec des virages aveugles à vous couper le souffle où il fonce à toute allure en me défilant les noms des meilleurs joueurs de rugby du pays et le classement des équipes de toutes les divisions tout en tripotant d'une main le bouton de la radio qui crache par intermittence la retransmission d'un match auquel je ne comprends rien, accroché à ma ceinture de sécurité, les yeux fixés sur la route étroite devant nous, traduisant tout cela pour moi-même en termes québécois, voyageur désemparé entraîné dans une course folle entre Baie-Saint-Paul et la Malbaie par un dangereux maniaque des Nordiques de Québec parsemant d'exclamations enthousiastes et de brusques coups de volant la description d'une victoire de *son* équipe sur les joueurs du Canadien. Nous arrivons pour la nuit à Cardigan, le hasard m'a encore déçu aujourd'hui. Tu vois, me dis-je, tout est pareil, ce n'était pas la peine de partir de chez toi, partout les imbéciles sont heureux et toi pas, ce qui est bien le comble de l'imbécillité.